

CARLOS
RUIZ
ZAFÓN

Le Jeu
de l'ange

LE CIMETIÈRE
DES LIVRES OUBLIÉS

LIVRE 2

roman traduit de l'espagnol
par François Maspéro



DU MÊME AUTEUR

Le Cimetière des Livres oubliés

L'OMBRE DU VENT, Grasset, 2004 ; Robert Laffont, 2012 ; Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1691.

LE JEU DE L'ANGE, Robert Laffont, 2009 ; Babel n° 1692.

LE PRISONNIER DU CIEL, Robert Laffont, 2012.

LE LABYRINTHE DES ESPRITS, Actes Sud, 2018.

Cycle de la brume

LE PRINCE DE LA BRUME, Robert Laffont, 2011.

LE PALAIS DE MINUIT, Robert Laffont, 2012.

LES LUMIÈRES DE SEPTEMBRE, Robert Laffont, 2012.

MARINA, Robert Laffont, 2011.

Titre original :

El Juego del ángel

Éditeur original :

Editorial Planeta, Barcelone

© Carlos Ruiz Zafón, 2008 / DragonStudios LLC, 2017

© Éditions Robert Laffont, 2009
pour la traduction française

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2020
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-14242-1

CARLOS RUIZ ZAFÓN

LE JEU DE L'ANGE

roman traduit de l'espagnol
par François Maspero

BABEL

Pour MariCarmen,
“a nation of two”

PREMIER ACTE
LA VILLE DES MAUDITS

Un écrivain n'oublie jamais le moment où, pour la première fois, il a accepté un peu d'argent ou quelques éloges en échange d'une histoire. Il n'oublie jamais la première fois où il a senti dans ses veines le doux poison de la vanité et cru que si personne ne découvrait son absence de talent, son rêve de littérature pourrait lui procurer un toit sur la tête, un vrai repas chaque soir et ce qu'il désirait le plus au monde : son nom imprimé sur un misérable bout de papier qui, il en est sûr, vivra plus longtemps que lui. Un écrivain est condamné à se souvenir de ce moment, parce que, dès lors, il est perdu : son âme a un prix.

Ce moment, je l'ai connu un jour lointain de décembre 1917. J'avais alors dix-sept ans et travaillais à *La Voz de la Industria*, un journal au bord de la faillite qui végétait dans une bâtisse caverneuse, jadis siège d'une fabrique d'acide sulfurique, dont les murs sécrétaient encore une vapeur corrosive qui rongait le mobilier, les vêtements, les cerveaux et jusqu'à la semelle des souliers. Elle se dressait derrière la forêt d'anges et de croix du cimetière du Pueblo Nuevo et, de loin, sa silhouette se confondait avec celle des mausolées se découpant sur un horizon criblé de centaines de cheminées et d'usines qui faisaient régner sur Barcelone un perpétuel crépuscule écarlate et noir.

Le soir qui devait changer le cours de ma vie, le sous-directeur du journal, M. Basilio Moragas, trouva bon de me convoquer peu avant le bouclage dans le réduit obscur, situé tout au fond de la rédaction, qui lui servait à la fois de bureau et de fumoir pour ses havanes. M. Basilio était un homme à l'aspect féroce et aux moustaches luxuriantes, qui détestait les platitudes et professait cette théorie qu'un usage généreux des adverbes et un emploi excessif des adjectifs étaient le fait d'individus pervertis et souffrant d'un manque de vitamines. S'il découvrait un rédacteur enclin à trop fleurir sa prose, il le mettait pour trois semaines à rédiger les notices nécrologiques. Et si, après cette purge, le personnage récidivait, M. Basilio l'affectait à perpétuité à la rubrique "travaux ménagers". Nous en avons tous peur, et il le savait.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur Basilio ? risquai-je timidement.

M. Basilio me lança un coup d'œil torve. Prenant cela pour un ordre, je pénétrai dans le bureau qui sentait la sueur et le tabac. M. Basilio ignore ma présence et continua de relire un des articles disposés sur sa table, crayon rouge à la main. Pendant plusieurs minutes, le sous-directeur mitrailla le texte de corrections, voire d'amputations, en proférant à mi-voix des grossièretés comme si je n'étais pas là. Ne sachant que faire, j'avisai une chaise rangée contre la cloison et fis mine de m'asseoir.

— Qui vous a dit de vous asseoir ? murmura M. Basilio sans lever les yeux du texte.

Je me redressai en toute hâte et retins ma respiration. Le sous-directeur soupira, lâcha son crayon rouge et se renversa sur le dossier de son fauteuil pour m'examiner comme si j'étais un déchet inutilisable.

— On m'a rapporté que vous écriviez, Martín.

Je me sentis soudain la gorge sèche et, quand j'ouvris la bouche, il en sortit un ridicule filet de voix.

— Un peu... enfin je ne sais pas... C'est-à-dire que, oui, j'écris...

— J'espère que vous écrivez mieux que vous ne vous exprimez. Et qu'écrivez-vous, si ce n'est pas trop vous demander ?

— Des histoires policières. En réalité...

— Ça va, j'ai compris.

Le regard que m'adressa M. Basilio défie toute description. Aussi enthousiaste que si je lui avais appris que je me consacrais à fabriquer des santons pour crèches de Noël avec de la bouse de vache. Il soupira de nouveau et haussa les épaules.

— D'après Vidal, vous ne seriez pas si mauvais que ça. Vous auriez même un certain talent. Il est vrai qu'ici vous ne risquez pas d'avoir beaucoup de concurrents. Mais enfin, si Vidal l'affirme...

Pedro Vidal était la plume vedette de *La Voz de la Industria*. Il rédigeait la chronique hebdomadaire des faits divers, chronique qui était la seule méritant d'être lue, et il avait publié une douzaine de romans où il était question de gangsters du quartier du Raval et de leurs aventures sentimentales avec des dames de la haute société, lesquels lui avaient valu un modeste succès populaire. Portant toujours d'impeccables complets de soie et des mocassins italiens brillants comme des miroirs, Vidal avait l'allure et le comportement d'un jeune premier de films pour séances de l'après-midi, avec sa blonde chevelure soigneusement peignée, sa moustache comme dessinée au crayon, et le sourire facile et généreux d'un homme qui se sent à l'aise dans sa peau et dans le monde. Il appartenait à une dynastie qui avait fait fortune dans les Amériques avec le commerce du sucre et qui, à son retour, avait mordu à pleines dents dans le succulent gâteau de l'électrification de la ville. Son père, le patriarche du clan, était un des actionnaires majoritaires du journal, et Pedro utilisait la rédaction en guise de terrain de jeu pour tuer

l'ennui de n'avoir jamais eu besoin de travailler un seul jour dans toute sa vie. Peu lui importait que le journal perde de l'argent de la même manière que les nouvelles automobiles qui commençaient à circuler dans les rues de Barcelone perdaient de l'huile : pourvue en abondance de titres nobiliaires, la dynastie des Vidal se consacrait désormais à collectionner dans le quartier de l'Ensanche des banques et des immeubles sur des superficies atteignant la taille de petites principautés.

Pedro Vidal était la première personne à qui j'avais montré les ébauches que j'écrivais alors que j'étais encore un gamin dont le travail consistait à porter à la rédaction cafés et cigarettes. Il avait toujours eu du temps pour moi, pour lire mes écrits et me donner de bons conseils. Avec le passage des ans, il avait fait de moi son assistant et m'avait permis de taper ses articles à la machine. C'était lui qui m'avait dit que si je désirais jouer mon destin à la roulette russe de la littérature, il était prêt à m'aider et à guider mes premiers pas. Fidèle à sa parole, il me jetait maintenant dans les griffes de M. Basilio, le cerbère du journal.

— Vidal est un sentimental qui croit encore à ces légendes profondément antiespagnoles que sont la méritocratie ou l'idée qu'il faut donner sa chance à celui qui en est digne et non au pistonné de la boîte. Bourré d'argent comme il l'est, il peut se permettre ce genre de fantaisie lyrique. Si j'avais le centième de la fortune qu'il gaspille, je me consacrerai à écrire des sonnets et les petits oiseaux viendraient me manger dans la main, émerveillés par ma bonté et mon charme personnel.

— Monsieur Vidal est quelqu'un de bien ! protestai-je.

— Mieux que ça. C'est un saint, parce que, malgré votre dégaine de crève-la-faim, il passe des semaines entières à me bassiner avec le talent et le travail du benjamin de la rédaction. Il sait qu'au fond je suis un faible, et puis il m'a promis que si je vous donne cette chance, il me fera cadeau d'une

boîte de havanes. Et si Vidal le dit, c'est comme si Moïse descendait de sa montagne les tables de la Loi à la main en apportant la Révélation. Bref, voilà pourquoi, parce que c'est Noël et pour que votre ami se taise une bonne fois pour toutes, je vous offre de débiter comme les héros : contre vents et marées.

— Mille fois merci, monsieur Basilio. Je vous assure que vous ne vous repentirez pas de...

— Ne vous emballez pas, mon garçon. Et d'abord, que pensez-vous de l'usage généreux et intempestif des adverbes et des adjectifs ?

— C'est une honte et il devrait être sanctionné par le Code pénal, répondez-je avec la conviction du converti militant.

M. Basilio manifesta son approbation.

— Parfait, Martín. Vous avez d'excellentes priorités. Ceux qui survivent dans ce métier sont ceux qui ont des priorités et pas de principes. Donc voici l'affaire. Asseyez-vous et ouvrez grand les oreilles, parce que je ne vous la répéterai pas deux fois.

L'affaire était la suivante. Pour des raisons que M. Basilio trouva préférable de ne pas approfondir, la dernière page de l'édition dominicale, traditionnellement consacrée à un texte littéraire ou à un récit de voyages, s'était trouvée vacante au dernier moment. Le contenu prévu était un récit dans la veine patriotique et d'un lyrisme enflammé autour de l'épopée des Almogavares, lesquels, air bien connu, sauvaient la chrétienté et tout ce qui était honnête sous le ciel, en commençant par la Terre sainte et en terminant par le delta du Llobregat. Malheureusement, le texte n'était pas arrivé à temps, à moins que, comme je le soupçonnai, M. Basilio n'ait pas vraiment eu envie de le publier. Cela nous laissait, à six heures du bouclage, sans autre candidat à la substitution qu'une publicité en pleine page vantant les mérites de

corsets en fanons de baleine qui garantissaient des hanches de rêve et effaçaient les bourrelets. Devant ce dilemme, la direction avait estimé qu'il fallait relever le défi et faire appel aux talents littéraires cachés d'un membre de la rédaction, quel qu'il soit, afin de réparer l'accroc et de sortir le journal avec, sur quatre colonnes, un texte débordant d'humanité, pour la plus grande satisfaction de notre fidèle clientèle familiale. La liste des talents reconnus auxquels on pouvait recourir comportait dix noms, dont aucun, bien entendu, n'était le mien.

— Mon cher Martín, les circonstances se sont liguées contre nous : pas un seul des paladins figurant sur notre liste n'est présent ou n'est joignable dans un laps de temps raisonnable. Face au désastre imminent, j'ai décidé de vous donner cette chance.

— Comptez sur moi.

— Je compte sur cinq feuillets, double interligne, dans les six heures qui viennent, monsieur Edgar Allan Poe. Apportez-moi une histoire, pas un discours. Si j'ai envie de sermons, j'irai à la messe de minuit. Apportez-moi une histoire que je n'ai encore jamais lue et, si je l'ai déjà lue, débrouillez-vous pour qu'elle soit si bien écrite et racontée que je ne m'en apercevrai pas.

J'allais sortir en courant quand M. Basilio se leva, contourna son bureau et posa sur mon épaule une patte de la taille et du poids d'une enclume. Ses yeux souriaient.

— Si l'histoire est convenable, je vous la paierai dix pesetas. Et si elle est plus que convenable et qu'elle plaît à nos lecteurs, je vous en publierai d'autres.

— Quelques recommandations particulières, monsieur Basilio ? demandai-je.

— Oui : ne me décevez pas.

Je passai les six heures suivantes en transe. Je m'étais installé à la table qui se trouvait au centre de la salle de rédaction,

réservée à Vidal pour les jours où le caprice lui venait de passer là un moment. La salle était déserte et plongée dans une obscurité où stagnait la fumée de dix mille cigarettes. Je fermai les yeux un instant et invoquai une image : un manteau de nuages noirs se répandant sur la ville noyée dans la pluie, un homme qui marchait en cherchant à rester dans l'ombre, avec du sang sur les mains et un secret dans les yeux. Je ne savais pas qui il était ni ce qu'il fuyait, mais, au cours des six heures qui suivirent, il allait devenir mon meilleur ami. Je glissai une feuille dans le rouleau de la machine à écrire et, sans un instant de répit, je m'acharnai à exprimer tout ce que je portais en moi. Je me battis avec chaque mot, chaque phrase, chaque tournure, chaque image et chaque lettre comme si c'étaient les derniers que je devais écrire. J'écrivis et réécrivis chaque ligne comme si ma vie en dépendait, puis je la réécrivis encore. Seuls me tenaient compagnie le crépitement incessant de la machine qui se perdait dans la pénombre de la salle et la grande horloge qui marquait les minutes me séparant du lever du jour.

Un peu avant six heures du matin, j'arrachai la dernière feuille de la machine et soupirai, vaincu, avec la sensation d'avoir un nid de guêpes dans le cerveau. J'entendis les pas lents et lourds de M. Basilio qui avait émergé d'un de ses sommes contrôlés et s'approchait sans se presser. Je lui tendis les pages, n'osant pas soutenir son regard. M. Basilio s'assit à la table voisine et alluma la lampe de bureau. Il parcourut le texte sans trahir le moindre sentiment. Puis il posa un instant sa cigarette sur le bord de la table et, après m'avoir dévisagé, lut la première ligne à voix haute :

“La nuit tombe sur la ville, et l'odeur de la poudre plane dans les rues comme le souffle d'une malédiction.”

Don Basilio me jeta un bref coup d'œil, et je me retranschais derrière un sourire qui ne laissa aucune de mes dents à

couvert. Sans un mot de plus, il se leva et s'en alla en emportant mon récit. Il ferma la porte derrière lui. Je restai pétrifié, ne sachant pas si je devais partir en courant ou attendre ma condamnation à mort. Dix minutes plus tard, qui me semblèrent dix années, la porte du bureau du sous-directeur se rouvrit et la voix de stentor de M. Basilio résonna dans toute la salle.

— Martín ! Ayez la bonté de venir.

Je me traînai aussi lentement que possible, rentrant un peu plus les épaules et me tassant à chaque nouveau pas, jusqu'au moment où je fus bien obligé de relever la tête. Le terrible crayon rouge à la main, don Basilio me contemplait froidement. Je tentais de déglutir, mais j'avais la bouche sèche. M. Basilio prit les feuillets et me les rendit. Je les saisis et fis demi-tour en direction de la porte aussi vite que je le pus, en pensant que je pourrais toujours dégoter une place de cireur de chaussures dans le hall de l'hôtel Colón.

— Descendez ça à l'imprimerie pour qu'ils le composent, dit la voix derrière moi.

Je me retournai, croyant être l'objet d'une cruelle plaisanterie. M. Basilio ouvrit le tiroir de son bureau, compta dix pesetas et les posa sur la table.

— Elles sont à vous. Je vous suggère de vous en servir pour acheter un autre costume, ça fait quatre ans que je vous vois avec le même et il est encore six fois trop grand pour vous. Si vous voulez, vous pouvez aller trouver M. Pantaleoni, le tailleur de la rue Escudellers, et lui dire que vous venez de ma part. Il vous traitera bien.

— Merci beaucoup, monsieur Basilio. Je n'y manquerai pas.

— Et allez me concocter un autre récit comme celui-là. Je vous donne une semaine. Mais ne vous endormez pas. Et cette fois, débrouillez-vous pour qu'il y ait moins de morts, parce que le lecteur d'aujourd'hui veut une fin bien

sirupeuse où triomphent la grandeur de l'esprit humain et autres balivernes.

— Oui, monsieur Basilio.

Le sous-directeur me tendit la main. Je la serrai.

— Bon travail, Martín. Lundi, je veux vous voir à la table qui était celle de Junceda et qui est désormais la vôtre. Je vous nomme aux faits divers.

— Je ne vous décevrai pas, monsieur Basilio.

— Non, vous ne me décevrez pas. Vous me laisserez tomber, tôt ou tard. Et vous aurez raison, car vous n'êtes pas journaliste et ne le serez jamais. Mais vous n'êtes pas encore non plus un auteur de romans policiers, même si vous croyez l'être. Restez ici un bout de temps et nous vous enseignerons quelques ficelles qui vous serviront.

À ce moment, toutes mes défenses étant tombées, je fus envahi par un tel sentiment de gratitude que j'eus envie d'embrasser ce gros homme. M. Basilio, qui avait déjà remis son masque féroce, vrilla sur moi un regard acéré et me montra la porte.

— Pas d'attendrissement, je vous en prie. Fermez derrière vous en sortant dans la rue. Et joyeux Noël.

— Joyeux Noël.

Le lundi suivant, quand j'arrivai à la rédaction et me disposai à occuper pour la première fois ma propre table de travail, je trouvai une enveloppe de papier gris, un ruban noué autour et mon nom écrit avec la machine sur laquelle j'avais passé des années à taper. J'y trouvai la quatrième de couverture du dimanche avec mon histoire encadrée et un mot :

“Ce n'est que le début. Dans dix ans ce sera moi l'apprenti et toi le maître. Ton ami et collègue, Pedro Vidal.”

Mes débuts littéraires survécurent au baptême du feu, et grâce à M. Basilio, fidèle à sa parole, j'eus la chance de pouvoir publier deux autres récits du même genre. Bientôt, la direction décida que ma carrière fulgurante aurait une périodicité hebdomadaire, tandis que je continuerais d'exécuter ponctuellement mon travail à la rédaction pour un salaire identique. Intoxiqué par la vanité et l'épuisement, je passais mes journées à reprendre les textes de mes camarades et à rédiger au vol des chroniques de faits divers, toutes plus épouvantables les unes que les autres, afin de pouvoir consacrer mes nuits à écrire, seul dans la salle de rédaction, un feuilleton byzantin et mélodramatique que mon imagination caressait depuis longtemps et qui, sous le titre *Les Mystères de Barcelone*, mélangeait sans vergogne Alexandre Dumas et Bram Stoker en passant par Eugène Sue et Paul Féval. Je ne dormais guère plus de trois heures, et je donnais l'impression de les avoir passées dans un cercueil. Vidal, n'ayant jamais connu cette faim qui n'a rien à voir avec le ventre et vous dévore de l'intérieur, était d'avis que j'étais en train de me détruire le cerveau et que, à l'allure où j'allais, j'assisterais à mon propre enterrement avant d'avoir atteint ma vingtième année. M. Basilio, que mon acharnement au travail ne scandalisait pas, avait d'autres raisons de se montrer réservé. Il ne publiait chacun de mes

chapitres qu'à contrecœur, contrarié parce qu'il les trouvait d'une morbidité excessive et y voyait un déplorable gaspillage de mon talent au service de sujets et d'intrigues d'un goût douteux.

Les Mystères de Barcelone donnèrent très vite naissance à une nouvelle étoile du roman-feuilleton, une *femme fatale* telle que seul un garçon de dix-sept ans peut se la représenter. Chloé Permanyer était la sombre princesse de toutes les femmes vampires. Trop intelligente, et plus machiavélique encore, Chloé Permanyer, toujours corsetée dans les nouveautés vestimentaires les plus incendiaires, officiait en qualité de maîtresse et âme damnée de l'énigmatique Baltasar Morel, cerveau du monde interlope, qui vivait dans une demeure souterraine peuplée d'automates et de reliques macabres, dont l'entrée secrète se trouvait dans les galeries creusées sous les catacombes du quartier Gothique. La méthode criminelle favorite de Chloé était de séduire ses victimes par une danse hypnotique, au cours de laquelle elle se défaisait de tous ses atours, pour ensuite leur donner un baiser dont le rouge à lèvres empoisonné leur paralysait tous les muscles et les asphyxiait silencieusement, pendant qu'elle les regardait dans les yeux, non sans avoir préalablement ingurgité un antidote dissous dans du Dom Pérignon puisé aux meilleures réserves. Chloé et Baltasar avaient leur propre code de l'honneur : ils ne liquidèrent que l'écume de la société et nettoyaient le monde des êtres malfaisants, de la vermine, des tartufes, des fanatiques, des escrocs dogmatiques et de tous les crétins qui faisaient de cette Terre un séjour invivable pour les autres au nom de drapeaux, de dieux, de langues, de races ou de toutes les autres canailleries derrière lesquelles ces individus dissimulaient leur jalousie et leur mesquinerie. Pour moi, ils étaient des héros hétérodoxes, comme tous les authentiques héros. Pour M. Basilio, dont les goûts littéraires s'étaient

définitivement fixés sur l'âge d'or de la poésie espagnole, il s'agissait d'une absurdité aux dimensions colossales, mais, au vu du bon accueil que recevaient mes histoires et parce qu'à son corps défendant il avait de l'affection pour moi, il tolérait mes extravagances et les attribuait à un excès de fièvre pubertaire.

— Vous avez plus de savoir-faire que de bon goût, Martín. La pathologie dont vous êtes affligé porte un nom, et ce nom est le *grand guignol*, qui est au drame ce que la syphilis est aux organes virils. On l'attrape peut-être de façon agréable, mais ensuite tout va de mal en pis. Vous devriez lire les classiques, ou au moins Benito Pérez Galdós, notre plus grand romancier réaliste, pour relever le niveau de vos aspirations littéraires.

— Mais ça plaît aux lecteurs, plaçais-je.

— Le mérite ne vous en revient pas. Il est dû à la concurrence, si désastreuse et si pédante qu'elle serait capable de plonger un âne dans un état catatonique en moins d'un paragraphe. J'aimerais bien que vous vous décidiez à mûrir, pour tomber enfin de l'arbre du fruit défendu.

J'acquiesçais en feignant la contrition, mais je continuais à caresser secrètement ces mots défendus, *grand guignol*, en songeant que toute cause, même la plus frivole, a besoin d'un champion qui défende son honneur.

Je commençais à me sentir le plus fortuné des mortels, quand je découvris que plusieurs de mes camarades étaient fort marris de voir le benjamin, mascotte officielle de la rédaction, tracer ainsi son chemin dans le monde des lettres, alors que leurs propres aspirations et ambitions littéraires stagnaient depuis des années dans les limbes gris de la misère. Le fait que les lecteurs lisent ces modestes récits avec avidité et les apprécient plus que tout ce qui était sorti des rotatives au cours des vingt dernières années aggravait

leur ressentiment. En quelques semaines à peine, je vis l'orgueil blessé transformer ceux que j'avais considérés jusque-là comme mon unique famille en un tribunal hostile : ils évitaient de plus en plus de me saluer, de me parler, et ne perdaient pas une occasion d'exercer leur talent contrarié à proférer derrière mon dos des réflexions ironiques et méprisantes. Ma bonne et incompréhensible fortune était mise sur le compte de Pedro Vidal, de l'ignorance et de la stupidité de nos abonnés, et de cette constante nationale largement répandue qui voulait à tout coup qu'atteindre un certain niveau de succès dans un quelconque milieu professionnel soit une preuve irréfutable d'incompétence et d'absence de mérite.

Au vu de la tournure inattendue et ignominieuse que prenaient les événements, Vidal essayait de me remonter le moral, mais j'en étais déjà à soupçonner que mes jours étaient comptés à la rédaction.

— L'envie est la religion des médiocres. Elle les reconforte, répond aux inquiétudes qui les rongent de l'intérieur et, en dernière instance, leur pourrit l'âme et leur permet de justifier leur mesquinerie et leur jalousie au point de croire que ce sont des vertus et que les portes du ciel s'ouvriront seulement pour les malheureux comme eux, qui passent dans la vie sans laisser plus de traces que leurs sordides tentatives de rabaisser les autres et si possible de détruire ceux qui, par le simple fait d'exister et d'être ce qu'ils sont, mettent en évidence leur pauvreté d'esprit, d'intelligence et de courage. Bienheureux celui que lapident les crétins, car son âme ne leur appartiendra jamais.

— Amen, approuvait M. Basilio. Si vous n'étiez pas né riche, vous auriez dû vous faire curé. Ou révolutionnaire. Après des sermons comme celui-là, même un évêque serait forcé de s'agenouiller et de faire son acte de contrition.

Je protestais :

— Riez tant que vous voudrez. Mais en attendant, celui qu'ils ne peuvent pas voir en peinture, c'est moi.

Malgré cet éventail d'animosités et de jalousies que me valaient mes efforts, la triste réalité était que, en dépit de mes prétentions d'auteur populaire, mon salaire me permettait tout juste de survivre, d'acheter les quelques livres que j'avais le temps de lire et de louer une mauvaise chambre dans une pension qui avait tout du tombeau, dans une ruelle proche de la rue Princesa, régentée par une Galicienne bigote répondant au nom de Mme Carmen. Mme Carmen exigeait la discrétion et changeait les draps une fois par mois, raison pour laquelle il était conseillé aux résidents de s'abstenir de succomber aux tentations de l'onanisme ou de se mettre au lit avec une chemise sale. Il n'était pas nécessaire de prohiber toute présence féminine dans les chambres, car aucune femme de Barcelone n'aurait accepté d'entrer dans ce trou à rats, même sous menace de mort. Là, j'ai appris que presque tout s'oublie dans la vie, à commencer par les odeurs, et que le premier but que je devais m'assigner pour l'avenir était de ne pas crever dans un endroit pareil. Aux heures de découragement, qui étaient les plus nombreuses, je songeais que la seule chose susceptible de me sortir de là avant que je sois emporté par la tuberculose était la littérature, et que si quelqu'un se sentait blessé par moi dans son amour-propre, ou plus bas, il n'avait qu'à se les gratter et que grand bien lui fasse.

Le dimanche, à l'heure de la messe à laquelle Mme Carmen se rendait pour son rendez-vous hebdomadaire avec le Très-Haut, les pensionnaires en profitaient pour se réunir dans la chambre du plus ancien d'entre nous, un pauvre homme prénommé Heliodoro, qui avait aspiré dans sa

jeunesse au noble métier de torero mais avait dû se contenter de commenter les corridas en sa qualité d'employé à l'entretien des urinoirs des arènes de la Monumental, côté soleil.

— L'art de la tauromachie est mort, proclamait-il. Aujourd'hui, tout ça n'est plus qu'une affaire d'éleveurs cupides et de taureaux sans âme. Le public ne sait plus faire la distinction entre un spectacle destiné à la masse ignare et une faena exécutée dans les règles de l'art, que seuls apprécient les vrais connaisseurs.

— Ah, si on vous avait donné l'alternative, monsieur Heliodoro, vous auriez eu votre chance et vous nous chanteriez une autre chanson !

— C'est que, dans ce pays, seuls triomphent les incapables.

— Vous avez raison.

Après le prêche hebdomadaire de M. Heliodoro, venait le moment des réjouissances. Comprimés comme chair à saucisses derrière l'étroite fenêtre de la chambre, les pensionnaires pouvaient voir et entendre les râles d'une habitante de l'immeuble voisin, Marujita, surnommée la Piquillo, "la Piment", en raison de son verbe particulièrement pimenté et aussi de son anatomie rebondie comme celle d'un poivron. Marujita gagnait sa vie en faisant la plonge dans des restaurants populaires, mais les dimanches et les jours fériés elle se consacrait à un petit ami séminariste qui descendait en ville incognito de Manresa par le train et s'appliquait avec brio et de tout son cœur à la connaissance du péché. Un jour où mes compagnons de logement se pressaient ainsi contre la fenêtre à seule fin de capter une vision fugace des fesses titanesques de Marujita dans un de ces va-et-vient qui les plaquaient comme un gâteau à la crème contre la vitre de sa mansarde, la sonnette de la pension retentit. Devant le manque de volontaires pour aller ouvrir la porte et risquer ainsi de perdre un poste d'observation privilégié, je

renonçai à mon envie de m'unir au chœur et me dirigeai vers la porte. En l'ouvrant, je me trouvai devant une vision insolite et imprévue dans un décor aussi misérable. Don Pedro Vidal en personne, dans toute sa splendeur et son complet de soie italienne, souriait sur le palier.

— Et la lumière fut ! s'exclama-t-il en entrant sans attendre que je l'y invite.

Vidal s'arrêta pour examiner la pièce qui faisait à la fois office de salle à manger et d'agora de ce taudis, et poussa un soupir de dégoût.

— Ce serait mieux d'aller dans ma chambre, suggérai-je.

Les cris et les acclamations de mes colocataires saluant avec jubilation les acrobaties érotiques de Marujita transperçaient les cloisons.

— Quel endroit plein de gaieté ! commenta Vidal.

— Faites-moi l'honneur de passer dans la suite présidentielle, lui proposai-je.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil à la chambre, Vidal s'assit sur l'unique chaise que je possédais et me regarda d'un air peu amène. Je n'avais pas de mal à imaginer l'impression que mon modeste logis devait lui produire.

— Comment trouvez-vous ça ?

— Enchanteur. J'ai bien envie de m'y installer aussi.

Pedro Vidal habitait la villa Helius, un vaste hôtel particulier de style moderniste, trois étages et une tour, situé sur les pentes qui montaient par Pedralbes vers le croisement des rues Abadesa, Oldet et Panamá. La maison était un cadeau que son père lui avait fait dix ans plus tôt dans l'espoir de le voir s'assagir et fonder une famille, entreprise dans laquelle Vidal avait déjà plusieurs lustres de retard. La vie avait gratifié don Pedro Vidal de nombreux talents et, parmi ceux-ci, celui de décevoir son père au moindre de ses gestes et de ses pas. Le voir fraterniser avec des indésirables tels que moi n'améliorait rien. Un jour où j'étais allé

chez mon mentor pour lui apporter divers papiers du journal, j'étais tombé sur le patriarche du clan Vidal dans un des salons de la villa Helius. Le père de don Pedro m'avait ordonné d'aller chercher de l'eau gazeuse et un chiffon propre pour nettoyer une tache sur le revers de son veston.

— Je crois que vous faites erreur, monsieur. Je ne suis pas un domestique...

Il m'avait adressé un sourire qui remettait toutes choses à leur place sans qu'il fût besoin de paroles.

— C'est toi qui fais erreur, mon garçon. Tu es un domestique, que tu le veuilles ou non. Comment t'appelles-tu ?

— David Martín, monsieur.

Le patriarche avait répété mon nom.

— Suis mon conseil, David Martín. Quitte cette maison et retourne dans le milieu auquel tu appartiens. Tu t'épargneras beaucoup de problèmes, et tu m'en épargneras aussi.

Je ne l'ai jamais avoué à don Pedro, mais, tout de suite après, je m'étais rendu à la cuisine en courant pour chercher l'eau et le chiffon, et j'avais passé un quart d'heure à nettoyer le veston du grand homme. L'ombre du clan s'étendait très loin, et même si don Pedro affectait des manières bohèmes, sa vie entière dépendait du réseau familial. La villa Helius était commodément située à cinq minutes de l'immense demeure familiale dominant la partie supérieure de l'avenue Pearson, un entassement digne d'une cathédrale de balcons à balustrades, de perrons et de mansardes, qui contemplait tout Barcelone de loin comme un enfant contemple les jouets qu'il a éparpillés au sol. Chaque jour, une expédition composée de deux domestiques et d'une cuisinière de la "grande maison", nom que l'on donnait au domicile paternel dans l'entourage des Vidal, se rendait à la villa Helius pour nettoyer, astiquer, repasser, cuisiner, afin que l'existence de mon heureux protecteur se déroule dans un cadre douillet et un perpétuel

oubli des ennuyeuses vicissitudes de la vie quotidienne. Don Pedro Vidal se déplaçait à travers la ville dans une superbe Hispano-Suiza conduite par le chauffeur de la famille, Manuel Sagnier, et n'était probablement jamais monté dans un tramway. Comme un bon gosse de riche né dans un palais, Vidal ne pouvait pas comprendre le charme lugubre qui se dégageait des pensions bon marché de la Barcelone de l'époque.

— Dites-moi plutôt la vérité, don Pedro.

— Cette pièce ressemble à un cachot, proclama-t-il finalement. Je ne sais pas comment tu peux habiter ici.

— Avec mon salaire, et difficilement.

— Si besoin est, je te payerai ce qui te manque pour que tu t'installés dans un endroit qui ne sentira ni le soufre ni la pisse.

— Il n'en est pas question.

Vidal soupira.

— "Il mourut d'orgueil et dans l'asphyxie la plus totale" : telle sera ton épitaphe, et je te la fournis gratis.

Durant quelques instants, Vidal déambula dans la pièce sans ouvrir la bouche, s'arrêtant pour inspecter ma minuscule armoire, regarder par la fenêtre d'un air dégoûté, passer la main sur la peinture verdâtre qui couvrait les cloisons et taper délicatement de l'index sur la petite ampoule nue qui pendait du plafond, comme s'il voulait vérifier la désastreuse qualité de l'ensemble.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, don Pedro ? L'air de Pedralbes était trop pur ?

— Je ne viens pas de chez moi. Je viens du journal.

— Et pourquoi ?

— J'étais curieux de connaître l'endroit où tu habites, et puis j'ai du nouveau pour toi.

Il tira de sa veste une enveloppe en parchemin blanc et me la tendit.

— Elle est arrivée aujourd'hui à la rédaction, à ton nom.

L'enveloppe était scellée par un cachet de cire sur lequel s'imprimait une silhouette ailée. Un ange. À part cela, seul mon nom y était inscrit avec soin, à l'encre écarlate et dans une calligraphie raffinée.

— Qui me l'envoie ? demandai-je, intrigué.

Vidal haussa les épaules.

— Probablement un admirateur. Ou une admiratrice. Je l'ignore. Ouvre-la.

J'en retirai précautionneusement une double feuille sur laquelle, de la même écriture, on pouvait lire ce qui suit :

Cher ami,

Je me permets de vous écrire pour vous faire part de mon admiration et vous féliciter du succès de la publication, ces derniers temps, des Mystères de Barcelone dans La Voz de la Industria. Lecteur amoureux de la bonne littérature, c'est pour moi un grand plaisir que de rencontrer une voix nouvelle débordant de talent, de jeunesse et de promesses. Aussi permettez-moi, en témoignage de ma gratitude pour les heures heureuses que m'a procurées la lecture de vos récits, de vous inviter à une petite surprise qui, j'en suis sûr, sera de votre goût, aujourd'hui, à minuit, à l'Ensueño du Raval. On vous y attendra.

Affectueusement.

A. C.

Vidal, qui avait lu par-dessus mon épaule, haussa les sourcils, intrigué.

— Intéressant, murmura-t-il.

— Intéressant, pourquoi ? Quel genre d'endroit est l'Ensueño ?

Vidal prit une cigarette dans son étui en platine. Je l'avis :

— Mme Carmen ne tolère pas qu'on fume dans la pension.

— Pourquoi donc ? La fumée perturbe l'odeur de cloaque ?

Il alluma sa cigarette et la savoura doublement, comme on prend plaisir à tout ce qui est interdit.

— As-tu déjà connu des femmes, David ?

— Bien sûr. Des tas.

— Au sens biblique.

— À la messe ?

— Non. Au lit.

— Ah...

— Alors ?

En réalité, je n'avais pas grand-chose à raconter qui puisse impressionner un homme comme Vidal. Mes bonnes fortunes et mes amours d'adolescence avaient été caractérisées par leur modestie et un remarquable manque d'originalité. Rien, dans mon bref catalogue d'attouchements, de caresses et de baisers volés sous un porche ou dans la pénombre d'une salle de cinématographe, ne pouvait prétendre mériter la considération du maître consacré dans les arts et les sciences de jeux d'alcôve de la cité comtale.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans cette histoire ? protestai-je.

Vidal arbora un air professoral et se prépara à se lancer dans ses discours habituels.

— Au temps de ma jeunesse, il était normal, du moins pour les rejetons de bonne famille comme moi, de s'initier à ce genre de joutes amoureuses avec une professionnelle. Quand j'avais ton âge, mon père, habitué des établissements les plus chics de la ville, m'a conduit dans un lieu appelé l'Ensueño, qui se trouvait à quelques mètres du palais que notre cher comte Güell s'est entêté à faire construire par Gaudí près de la Rambla. Ne prétends pas que tu n'en as jamais entendu parler.

— Vous parlez du comte ou du lupanar ?

— Très drôle. L'Ensueño était un établissement élégant destiné à une clientèle triée sur le volet. Je le croyais fermé depuis longtemps, mais je suppose que ce n'est pas le cas. À la différence de la littérature, certains commerces gardent toujours leur cote.

— Je comprends. Et donc c'est une idée de vous ? Une espèce de canular ?

Vidal nia.

— D'un de ces crétins de la rédaction, alors ?

— Je décèle une certaine animosité dans tes paroles, mais je doute que quiconque, parmi ceux qui se dédient au noble métier de journaliste avec le grade de simple soldat, soit en mesure d'assumer les honoraires d'un lieu comme l'Ensueño, s'il est resté tel que je me le rappelle.

Je respirai bruyamment.

— De toute manière, je ne pense pas y aller.

Vidal haussa les sourcils.

— Tu ne vas pas me sortir maintenant que tu n'es pas un mécréant comme moi et que tu veux arriver le cœur et le reste vierges dans le lit nuptial, que tu es une âme pure n'aspirant qu'à attendre ce moment magique où l'amour véritable te fera découvrir l'extase de la fusion de la chair et de l'âme bénie par le Saint-Esprit pour peupler le monde d'enfants qui porteront ton nom et auront les yeux de leur mère, cette sainte femme modèle de vertu et de pudeur dont la main t'ouvrira les portes du ciel sous le regard bienveillant et approbateur de l'Enfant Jésus.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je m'en réjouis, car il est possible, et même plus que possible, que ce moment n'arrive jamais, que tu ne tombes pas amoureux, que tu ne veuilles ni ne puisses donner la vie et que, comme moi, tu atteignes quarante-cinq ans pour te rendre compte que tu n'es plus un jeune homme et qu'il n'y avait pour toi ni chœur de cupidons jouant de

la lyre ni tapis de roses blanches pour te guider vers l'autel, et que la seule vengeance qui te reste soit de voler à l'existence le plaisir de cette chair ferme et ardente qui s'évapore plus facilement que les bonnes intentions et qui est ce qui ressemble le plus au ciel dans cette cochonnerie de monde où tout se corrompt, à commencer par la beauté et à finir par la mémoire.

Je laissai s'instaurer une longue pause, en manière d'applaudissement silencieux. Vidal était un grand amateur d'opéras, et il avait fini par adopter le tempo et la déclamation des grands airs. Il ne manquait jamais un rendez-vous avec Puccini au Liceo, dans la loge familiale. Il était l'un des rares, si l'on ne tient pas compte des malheureux entassés au poulailler, à courir entendre la musique qu'il aimait tant et qui exerçait une telle influence sur ses discours sur le divin et sur l'humain dont parfois, comme en ce moment, il gratifiait mes oreilles.

— Alors ? questionna Vidal d'un air de défi.

— Cette dernière tirade me plaît beaucoup.

— Elle est tirée d'*Assassinat au cercle du Liceo*, admit Vidal. La scène finale où Miranda LaFleur tire sur le marquis cynique qui lui a brisé le cœur en la trahissant dans les bras de l'espionne du tsar Svetlana Ivanova au cours d'une nuit de passion dans la suite nuptiale de l'hôtel Colón.

— C'est bien ce qui me semblait. Vous ne pouviez pas mieux choisir. C'est votre chef-d'œuvre, don Pedro.

Vidal accueillit cet éloge avec un sourire et médita un instant sur l'opportunité d'allumer une autre cigarette.

— Ce qui n'empêche pas qu'il y ait un peu de vérité dans tout ça, conclut-il.

Il s'assit sur l'appui de la fenêtre, non sans avoir préalablement étalé un mouchoir dessus pour ne pas salir son précieux pantalon. J'aperçus l'Hispano-Suiza stationnée au coin de la rue Princesa. Manuel, le chauffeur, astiquait les

chromes à l'aide d'un chiffon comme s'il s'agissait d'une sculpture de Rodin. Manuel m'avait toujours rappelé mon père, ils étaient de la même génération, c'étaient des hommes qui avaient connu trop longtemps l'adversité et en portaient la mémoire inscrite sur la figure. J'avais entendu des domestiques de la villa Helius dire que Manuel Sagnier avait passé un long moment en prison et que, à sa sortie, il avait traversé des années de vaches maigres car on ne lui proposait d'autre emploi que celui de coltiner des sacs et des caisses sur les quais, tâche qui ne convenait ni à son âge ni à son état de santé. On racontait qu'un jour Manuel avait sauvé Vidal au péril de sa propre vie en lui évitant de se faire écraser par un tramway. Pour le remercier, ce dernier, apprenant la douloureuse situation du pauvre homme, avait décidé de l'engager et de l'installer avec sa femme et sa fille dans le modeste appartement situé au-dessus du garage de la villa Helius. Il avait fait en sorte que la petite Cristina étudie avec les précepteurs qui venaient quotidiennement prodiguer leur enseignement aux rejetons de la dynastie Vidal à la maison paternelle, avenue Pearson, et s'était arrangé pour que l'épouse de Manuel exerce son métier de couturière auprès de la famille. Il pensait acquérir une des premières automobiles commercialisées à Barcelone, et si Manuel acceptait de s'instruire dans l'art de la conduite motorisée en abandonnant chariots et diables, Vidal avait besoin d'un chauffeur, car à l'époque les fils de famille ne posaient pas les mains sur des machines à combustion interne ni sur des engins produisant des émanations nauséabondes. Naturellement, Manuel avait accepté. La version officielle assurait que Manuel Sagnier et sa famille faisaient preuve d'une dévotion aveugle pour Vidal, éternel paladin des déshérités. Je ne savais si je devais prendre cette histoire au pied de la lettre ou l'attribuer à la longue kyrielle de légendes tissées autour des manifestations de

la bonté aristocratique que cultivait Vidal et auxquelles on avait parfois l'impression que seule manquait l'apparition d'une bergère orpheline nimbée d'un halo lumineux.

— Tu as cette expression de vilain garnement que tu prends quand tu penses à quelque chose d'amusant, remarqua Vidal. Qu'est-ce que tu trames ?

— Rien. Je pensais à votre bonté, don Pedro.

— À ton âge et dans ta position, le cynisme ne mène à rien.

— Ça explique tout.

— Allons, salue Manuel, qui me demande toujours de tes nouvelles.

Je me mis à la fenêtre et le chauffeur, qui me traitait toujours comme un jeune homme de bonne famille et non comme l'enfant de pauvres que j'étais, me fit signe de loin. Je lui rendis son salut. Sur le siège arrière était assise sa fille Cristina, une créature à la peau blanche et aux lèvres dessinées au pinceau qui était un peu plus âgée que moi et m'avait laissé le souffle coupé dès la première fois que Vidal m'avait invité à visiter la villa Helius.

— Ne la dévore pas des yeux comme ça, sinon elle va se briser, murmura Vidal dans mon dos.

Je me retournai et me trouvai face à l'expression machiavélique qu'arborait Vidal quand il évoquait les affaires de cœur et autres viscères nobles.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Ah vraiment ? Alors, qu'as-tu décidé, pour cette nuit ?

Je relus la lettre et hésitai.

— Est-ce que vous fréquentez ce genre d'endroits, don Pedro ?

— Je n'ai pas payé pour une femme depuis l'âge de quinze ans et encore, car, techniquement, c'est mon père qui a déboursé, rétorqua Vidal, sans le moindre accent de vantardise. Mais à cheval offert...

— Je ne sais pas, don Pedro...

— Mais si, bien sûr que tu sais.

Il me donna une petite tape dans le dos et prit la direction de la porte.

— Il te reste sept heures avant que sonne minuit. Je te le précise au cas où tu voudrais piquer un petit somme et prendre des forces.

Je retournai à la fenêtre. Manuel lui ouvrit la portière et Vidal se laissa choir mollement sur la banquette arrière. Le moteur de l'Hispano-Suiza déploya sa symphonie de pistons et de bielles. À cet instant, Cristina leva la tête vers ma fenêtre. Je lui souris, mais je me rendis compte qu'elle ne se rappelait pas qui j'étais. Quelques secondes plus tard, la grosse voiture de Vidal s'éloigna pour retourner dans son monde.

À l'époque, la rue Nou de la Rambla déroulait un couloir de réverbères et d'enseignes lumineuses à travers les ténèbres du quartier du Raval. Cabarets, salles de bal et lieux difficiles à classer se succédaient, au coude à coude avec des établissements spécialisés dans les maladies vénériennes, préservatifs et désinfectants, qui restaient ouverts jusqu'à l'aube, tandis que des individus d'origines diverses, allant des jeunes gens visiblement aisés aux matelots des bateaux ancrés dans le port, se mêlaient à toutes sortes de personnages extravagants qui ne vivaient que pour la nuit. Des deux côtés de la rue s'ouvraient des passages étroits qui se perdaient dans la brume et hébergeaient une ribambelle de prostituées dont les tarifs allaient en décroissant.

L'Ensueño occupait l'étage supérieur d'un immeuble abri tant au rez-de-chaussée une salle de music-hall dont les grandes affiches annonçaient le spectacle d'une danseuse, vêtue d'une robe aussi courte que diaphane qui ne cachait rien de ses charmes, tenant dans les bras un serpent noir dont la langue bifide semblait poser un baiser sur ses lèvres.

“Eva Montenegro et le tango de la mort”, proclamaient des lettres géantes. *“La reine de la nuit en exclusivité pour six soirées, sans prolongations. Avec la participation, en vedette*

américaine, de Mesmero, qui lit dans les pensées et dévoilera vos secrets les plus intimes.”

Près de l'entrée de la salle, une porte étroite menait à un long escalier aux murs peints en rouge. J'en gravis les marches et me trouvai devant une lourde porte en chêne sculpté dont le heurtoir avait la forme d'une nymphe en bronze, le pubis chastement voilé d'une feuille de trèfle. Je frappai plusieurs coups et attendis, en évitant de contempler mon reflet dans le miroir terni qui couvrait une bonne partie du mur. J'étais déjà en train de considérer la possibilité de repartir en courant, quand la porte s'ouvrit. Une femme d'un certain âge, les cheveux entièrement blancs élégamment noués en chignon, m'adressa un charmant sourire.

— Vous devez être monsieur David Martín.

Personne, dans toute ma vie, ne m'avait appelé monsieur, et ce ton cérémonieux me surprit.

— Lui-même.

— Si vous voulez bien avoir l'amabilité d'entrer et de me suivre.

Je lui emboîtai le pas dans un bref couloir qui débouchait sur un vaste salon circulaire dont les murs étaient revêtus de velours rouge et de lumières tamisées. Le plafond formait un dôme en verre dépoli, d'où pendait un lustre en cristal sous lequel une table en acajou portait un énorme gramophone qui distillait un air d'opéra.

— Puis-je vous offrir à boire, cher monsieur ?

— Si vous aviez un verre d'eau, je vous en serais reconnaissant.

La dame aux cheveux blancs sourit sans sourciller ni modifier d'une once son attitude aimable et son flegme imperturbable.

— Peut-être préféreriez-vous une coupe de champagne ou un alcool. Ou encore un verre de xérès.

Les connaissances de mon palais ne dépassant pas les subtilités des différents crus de l'eau du robinet, je haussai les épaules.

— Je vous laisse choisir.

La dame acquiesça sans perdre son sourire et m'indiqua un des somptueux fauteuils épars dans le salon.

— Si vous voulez bien vous asseoir, Chloé ne tardera pas. Je crus que j'allais m'étrangler.

— Chloé ?

Indifférente à ma perplexité, la dame aux cheveux blancs disparut par une porte que l'on entrevoyait derrière un rideau noir, me laissant seul avec mes nerfs et mes désirs invouables. Je déambulai dans la pièce pour dissiper le tremblement qui s'était emparé de moi. À l'exception de la musique en sourdine et du battement de mon cœur dans mes tempes, ce lieu était une tombe. Six ouvertures étaient réparties autour du salon derrière des tentures bleues, conduisant à six portes à doubles battants fermées. Je me laissai choir dans un fauteuil, un de ces meubles conçus pour bercer les postérieurs de princes régents et de généralissimes cultivant une certaine faiblesse pour les coups d'État. Bientôt la dame revint avec une coupe de champagne sur un plateau d'argent. Je m'en emparai et la vis disparaître de nouveau par la même porte. J'avalai la coupe d'un trait et déboutonnai le col de ma chemise. Je commençais à soupçonner que tout cela n'était qu'une plaisanterie tramée à mes dépens par Vidal. À cet instant, j'aperçus une silhouette qui venait dans ma direction, en provenance d'un des couloirs. Elle avait l'apparence d'une enfant, et c'en était une. Elle marchait tête baissée. Je me levai.

La petite fille s'inclina en une légère révérence et, d'un geste, m'invita à la suivre. À ce moment, je me rendis compte qu'une de ses mains était postiche, comme celle

d'un mannequin. Elle m'escorta jusqu'au bout du couloir et, à l'aide d'une clef pendue à son cou, ouvrit la porte et me céda le passage. La chambre était plongée dans une quasi-obscurité. J'avancai de quelques pas, en tentant de mieux distinguer l'intérieur. Je perçus le bruit de la porte qui se refermait derrière moi et, quand je me retournai, l'enfant avait disparu. Le mécanisme de la serrure joua et je compris que j'étais enfermé. Je demeurai ainsi environ une minute, immobile. Peu à peu mes yeux s'habituerent à la pénombre, et les contours de la pièce se précisèrent. La chambre était tapissée de noir du plancher au plafond. Sur un côté, on devinait une série d'étranges accessoires, tels que je n'en avais jamais vu et dont je fus incapable de décider s'ils étaient sinistres ou tentateurs. Un large lit circulaire était disposé sous un baldaquin qui m'apparut comme une grande toile d'araignée, auquel étaient accrochés deux candélabres dont les cierges noirs brûlaient en répandant ce parfum de cire qui règne dans les chapelles et les veillées mortuaires. Près du lit s'ouvrait une jalousie au dessin sinueux. Je frissonnai. Cet endroit était identique à la chambre que j'avais imaginée pour l'ineffable vampire Chloé et ses aventures dans *Les Mystères de Barcelone*. Tout cela sentait le piège. Je me disposais à tenter de forcer la porte quand je m'aperçus que je n'étais pas seul. Glacé, je m'arrêtai. Une forme se dessinait derrière la jalousie. Deux yeux brillants m'observaient, et je discernai des doigts blancs et effilés terminés par de longs ongles vernis de noir entre les orifices de la jalousie. J'avalai ma salive.

— Chloé ? murmurai-je.

C'était elle. *Ma Chloé*. La sublime *femme fatale* d'opéra que j'avais décrite dans mes récits était devant moi, bien vivante et pareillement vêtue. Elle avait la peau la plus blanche que j'aie jamais vue, et ses cheveux noirs et brillants taillés au carré encadraient son visage. Ses lèvres étaient peintes d'une couleur qui ressemblait à du sang frais, et ses

yeux verts étaient cernés de noir. Elle se déplaçait à la manière d'un félin, et l'on eût cru que son corps, serré dans un corset luisant comme des écailles, était d'une matière aquatique et défiait les lois de la gravité. Son cou mince et interminable était ceint d'un ruban de velours écarlate d'où pendait un crucifix inversé. Je la regardai approcher lentement ; incapable même de respirer, les yeux rivés sur ces jambes inimaginables gainées dans des bas de soie qui devaient coûter plus cher que ce que je gagnais en un an et se terminaient par des chaussures pointues comme des poignards, nouées aux chevilles par des rubans de soie. De toute mon existence, je n'avais rien vu d'aussi beau, ni d'aussi terrifiant.

Je me laissai conduire par cette créature jusqu'au lit où je tombai, littéralement, à la renverse. La lueur des cierges caressait les contours de son corps. Mon visage et mes lèvres se trouvèrent à la hauteur de son ventre nu et, involontairement, je posai un baiser sur son nombril et promenai ma joue sur sa peau. J'avais oublié qui j'étais et où je me trouvais. Elle s'agenouilla devant moi et me prit la main droite. Doucement, comme un chat, elle m'en lécha les doigts un à un, puis me regarda fixement et commença à me déshabiller. Lorsque je voulus l'aider, elle sourit et écarta mes mains.

— Chuut !

Quand elle eut terminé, elle se pencha sur moi et me lécha les lèvres.

— À ton tour, maintenant. Déshabille-moi. Doucement. Très doucement.

Je sus alors que je n'avais survécu à mon enfance malade et lamentable que pour vivre ces secondes-là. Je la déshabillai lentement, dénudant sa peau jusqu'à ce qu'il ne lui reste sur le corps que le ruban de velours autour du cou et ces bas noirs dont le seul souvenir pourrait faire vivre jusqu'à cent ans plus d'un malheureux comme moi.

— Caresse-moi, me chuchota-t-elle à l'oreille. Joue avec moi.

Je la caressai et baisai chaque centimètre de sa peau comme si je voulais le mémoriser à jamais. Chloé ne montrait nulle impatience et répondait au contact de mes mains et de mes lèvres par de doux gémissements qui me guidaient. Puis elle me fit m'étendre sur le lit et couvrit mon corps du sien jusqu'à ce que je sente chaque pore me brûler. Je posai mes mains sur son dos et parcourus cette ligne miraculeuse qui marquait sa colonne vertébrale. Son regard impénétrable m'observait à quelques centimètres seulement de mon visage. Je sentis que je devais parler.

— Je m'appelle...

— Chuuut !

Avant que je puisse prononcer quelque autre niaiserie, Chloé posa ses lèvres sur les miennes et, pendant une heure, elle me fit disparaître du monde. Consciente de ma maladresse mais feignant de ne pas s'en apercevoir, Chloé anticipait chacun de mes mouvements et guidait mes mains sur son corps sans hâte ni pudeur. Il n'y avait ni ennui ni absence dans ses yeux. Elle se laissait faire et m'autorisait à la savourer, avec une patience infinie et une tendresse qui me permit d'oublier comment j'étais arrivé là. Cette nuit, dans le bref espace d'une heure, j'appris chaque ligne de sa peau comme d'autres apprennent des prières ou leur damnation. Plus tard, lorsque je me trouvais presque sans souffle, Chloé me laissa appuyer ma tête sur ses seins et me caressa les cheveux longuement, silencieusement, jusqu'à ce que je m'endorme dans ses bras, la main entre ses cuisses.

Quand je me réveillai, la chambre était toujours dans la pénombre et Chloé était partie. Sa peau n'était plus sous mes mains. À sa place, je trouvai une carte de visite imprimée sur le même parchemin blanc que celui de l'enveloppe

dans laquelle m'était parvenue l'invitation, et j'y lus, sous l'emblème de l'ange, ce qui suit :

ANDREAS CORELLI
Éditeur
éditions de la Lumière
69, boulevard Saint-Germain, Paris

Au dos étaient ajoutés quelques mots manuscrits :

Cher David, la vie est faite de grandes espérances. Quand vous serez prêt pour transformer les vôtres en réalité, mettez-vous en contact avec moi. Je vous attendrai.

Votre ami et lecteur,

A. C.

Je ramassai mes vêtements éparpillés sur le sol et m'habillai. La porte de la chambre n'était plus fermée. Je parcourus le couloir jusqu'au salon, où le gramophone s'était tu. Aucune trace de la petite fille ni de la femme aux cheveux blancs qui m'avait reçu. Le silence était total. À mesure que je me dirigeais vers la sortie, j'eus l'impression que, derrière moi, les lumières s'éteignaient et que les couloirs et les pièces s'obscurcissaient lentement. Je sortis sur le palier et descendis l'escalier pour retourner dans le monde, à contre-cœur. Dans la rue, je me dirigeai vers la Rambla en laissant derrière moi l'agitation et la foule des établissements nocturnes. Montait du port un fin et chaud brouillard que les lumières des baies vitrées de l'hôtel Oriente teintaient d'un jaune sale, pulvérulent, dans lequel les passants s'évanouissaient telles des traînées de vapeur. Je marchai, tandis que le parfum de Chloé commençait à s'effacer de mon esprit, et je me demandai si les lèvres de Cristina Sagnier, la fille du chauffeur de Vidal, avaient le même goût.

Nul ne peut savoir ce qu'est la soif avant d'avoir bu pour la première fois. Trois jours après ma visite à l'Ensueño, le souvenir de la peau de Chloé brûlait encore dans toutes mes pensées. Sans en parler à quiconque – et encore moins à Vidal –, je décidai de réunir le peu d'économies qui me restaient et d'aller là-bas le soir même dans l'espoir que ce serait suffisant pour payer ne fût-ce qu'un instant dans ses bras. Il était minuit passé quand j'arrivai devant l'escalier aux murs rouges qui conduisait à l'Ensueño. La lumière était éteinte et je montai lentement, abandonnant derrière moi la bruyante citadelle de cabarets, bars, music-halls et autres établissements délicats à définir que les années de la Grande Guerre en Europe avaient semés dans la rue Nou de la Rambla. La lumière tremblante qui filtrait depuis le porche dessinait les marches sur mon passage. Une fois sur le palier, je m'arrêtai pour chercher à tâtons le heurtoir de la porte. Mes doigts frôlèrent le lourd marteau de métal. Au moment où je le soulevais, la porte céda de quelques centimètres. Je la poussai doucement. Un silence total me caressa le visage. Devant moi s'ouvrait une pénombre bleutée. Déconcerté, je fis quelques pas. Le peu de lumière qui parvenait de la rue clignotait dans l'air, révélant fugacement les murs nus et le plancher défoncé. J'arrivai dans le salon que je me rappelai tapissé de velours et luxueusement meublé. La couche de

poussière couvrant le sol brillait comme du sable à la lueur des panneaux lumineux de la rue. J'avançai en laissant les empreintes de mes pieds dans la poussière. Il n'y avait pas trace du gramophone, des fauteuils ni des tableaux. Le plafond, crevassé, laissait entrevoir des poutres calcinées. La peinture des murs partait en lambeaux comme une peau de serpent. Je me dirigeai vers le couloir qui menait à la chambre où j'avais rencontré Chloé. Je traversai ce tunnel obscur pour atteindre la porte à double battant, qui n'était plus blanche. Il n'y avait pas de poignée, juste un trou dans le bois, comme si elle avait été brutalement arrachée.

La chambre de Chloé était un puits de noirceur. Les murs étaient carbonisés et la plus grande partie du plafond s'était effondrée. Je pouvais voir le linceul de nuages noirs qui planait dans le ciel et la lune qui projetait un halo argenté sur le squelette métallique de ce qui avait été le lit. J'entendis alors le parquet grincer derrière moi et me retournai rapidement. Une silhouette sombre et mince, masculine, se découpait dans l'entrée du corridor. Je ne pouvais distinguer son visage, mais j'avais la certitude qu'elle m'observait. Elle resta là, immobile comme une araignée, quelques secondes, le temps qu'il me fallut pour réagir et avancer vers elle. En un instant, la silhouette se retira dans l'obscurité et, lorsque j'arrivai dans le salon, je n'y trouvai personne. Un faible rayon de lumière provenant d'une enseigne lumineuse accrochée de l'autre côté de la rue inonda la pièce durant une seconde, révélant un petit amas de décombres entassés contre le mur. Je m'agenouillai devant les débris rongés par le feu. Quelque chose dépassait du tas : des doigts. J'écartai les cendres qui les recouvraient et, lentement, affleura la forme d'une main. Elle était sectionnée à la hauteur du poignet. Je la reconnus aussitôt : c'était la main de la petite fille, que j'avais crue en bois et qui était en porcelaine. Je la laissai retomber sur les décombres et m'éloignai.

Je me demandai si je n'avais pas imaginé cet inconnu, car je ne vis nulle empreinte de ses pas sur le sol. Je redescendis dans la rue et restai en bas de l'immeuble, scrutant depuis le trottoir les fenêtres du premier étage, dans un état de confusion totale. Les passants me frôlaient en riant, sans prêter attention à ma présence. Je tentai de trouver la silhouette de l'inconnu dans la foule. Je devinais qu'il était là, à quelques mètres seulement peut-être, en train de m'observer. Finalement, je traversai la rue et entrai dans un café étroit bondé. Je parvins à me frayer un chemin jusqu'au comptoir et fis signe au garçon.

— Ce sera quoi ?

J'avais la bouche sèche et sableuse.

— Une bière, improvisai-je.

Pendant que le garçon me servait, je me penchai vers lui.

— Savez-vous si l'établissement d'en face, l'Ensueño, a fermé ?

Le garçon posa le verre sur le zinc et m'examina comme s'il avait affaire à un demeuré.

— Il a fermé ça fait quinze ans.

— Vous êtes sûr ?

— Et comment ! Il n'a pas rouvert depuis l'incendie. Vous désirez autre chose ?

Je fis signe que non.

— Ça fera quatre centimes.

Je payai la consommation et m'en fus sans toucher à mon verre.

Le lendemain, j'arrivai à la rédaction du journal avant l'heure et me rendis directement aux archives du sous-sol. Avec l'aide de Matías, le responsable, et en me guidant sur ce que m'avait révélé le garçon du café, j'entrepris de consulter les couvertures de *La Voz de la Industria* parues quinze ans plus tôt. Il me fallut une quarantaine de minutes pour trouver l'histoire, tout juste une brève. L'incendie s'était

produit à l'aube de la Fête-Dieu de 1903. Six personnes avaient péri dans les flammes : un client, quatre filles de la maison et une fillette employée là. La police et les pompiers avaient attribué cette tragédie à la chute d'un luminaire, mais le curé d'une paroisse proche n'hésitait pas à invoquer la justice divine et l'intervention du Saint-Esprit comme des facteurs déterminants.

De retour à la pension, je m'allongeai sur mon lit et tentai en vain de trouver le sommeil. Je tirai de ma poche la carte de visite de cet étrange bienfaiteur que j'avais découverte sous ma main en me réveillant sur le lit de Chloé et relus dans la pénombre les mots écrits au dos : *“de grandes espérances”*.

Dans le monde où je vivais, les espérances, grandes et petites, devenaient rarement réalités. Jusqu'à ces derniers mois, les seuls souhaits que je formais chaque soir avant de me coucher étaient de rassembler un jour assez de courage pour oser adresser la parole à Cristina et de voir s'écouler rapidement les heures qui me séparaient de l'aube afin de pouvoir retourner à la rédaction de *La Voz de la Industria*. Désormais, même ce refuge semblait sur le point de m'échapper. Je songeais que peut-être, si mes efforts finissaient par échouer avec fracas, je parviendrais à recouvrer l'affection de mes camarades. Que peut-être, si j'écrivais une histoire assez mauvaise et assez abjecte pour qu'aucun lecteur ne soit capable de dépasser les premières lignes, mes péchés de jeunesse me seraient pardonnés. Et que, peut-être, ce ne serait pas un prix trop élevé pour pouvoir me sentir à nouveau chez moi. Peut-être...

J'étais arrivé à *La Voz de la Industria* bien des années auparavant, du fait de mon père, un homme tourmenté et poursuivi par la malchance qui, à son retour de la guerre des Philippines, s'était retrouvé dans une ville où l'on préférait ne pas le reconnaître et face à une épouse qui l'avait oublié et qui, deux ans après sa démobilisation, avait décidé de le quitter. En agissant ainsi, elle l'avait laissé le cœur brisé,

avec un fils qu'il n'avait jamais désiré et dont il ne savait que faire. Mon père, qui était tout juste capable de lire et d'écrire son nom, était sans métier et sans ressources. Tout ce qu'il avait appris à la guerre était de tuer d'autres hommes comme lui avant que ceux-ci ne le tuent, toujours au nom de causes grandioses et creuses, dont chaque nouvelle bataille soulignait davantage le caractère absurde et vil.

À son retour de la guerre, mon père, qui paraissait avoir vieilli de vingt ans pendant son absence, avait cherché une place dans diverses entreprises du Pueblo Nuevo et du quartier de Sant Martí. Ces emplois ne duraient que quelques jours et, tôt ou tard, je le voyais rentrer à la maison lourd de ressentiment. Avec le temps et l'absence de toute autre perspective, il avait accepté le poste de vigile de nuit à *La Voz de la Industria*. La paye était modeste, mais les mois passaient et, pour la première fois depuis son retour, il paraissait s'être assagi. La paix avait été courte. Très vite, certains de ses anciens compagnons d'armes, cadavres vivants qui étaient revenus infirmes de corps et d'âme pour constater que ceux qui les avaient envoyés à la mort au nom de Dieu et de la patrie leur crachaient désormais à la figure, l'embarquèrent dans des affaires louches qui lui paraissaient importantes et qu'il ne réussit jamais à comprendre.

Souvent, mon père disparaissait plusieurs jours. Quand il revenait, ses mains et ses vêtements sentaient la poudre, et ses poches l'argent. Alors il se réfugiait dans sa chambre et, croyant que je ne m'en rendais pas compte, il s'injectait tout ce qu'il avait pu se procurer. Au début il ne fermait jamais la porte, mais il me surprit un jour en train de l'espionner et m'assena une gifle qui m'éclata les lèvres. Après quoi il me serra dans ses bras jusqu'à ce que la force lui manque et resta étendu au sol, l'aiguille encore plantée dans la peau. Je retirai l'aiguille et jetai une couverture sur lui. Après cet incident, il s'enferma à clef.

Nous habitons une mansarde dominant le chantier du nouvel auditorium du Palau de la Música del Orfeo Catalá. Un logement exigü et froid où le vent et l'humidité semblaient se moquer des murs. J'avais l'habitude de m'asseoir sur le petit balcon, les jambes dans le vide, pour regarder les passants et contempler cet empilement de sculptures et de colonnes qui s'élevait tel un récif de l'autre côté de la rue et qui, le plus souvent, me paraissait aussi lointain que la lune alors que, parfois, j'avais l'impression de pouvoir le toucher du doigt. J'ai été un enfant faible et maladif, à la merci de fièvres et d'infections qui me traînaient au bord de la tombe mais qui, à la dernière heure, étaient toujours prises de remords et s'en allaient chercher d'autres proies plus gratifiantes. Lorsque je tombais malade, mon père finissait par perdre patience et, après deux nuits de veille, il me laissait aux soins d'une voisine et disparaissait de la maison pendant plusieurs jours. Avec le temps, je me mis à suspecter qu'il espérait me trouver mort à son retour et se voir ainsi débarrassé de la charge de cet enfant à la santé de papier qui ne lui servait à rien.

Plus d'une fois, j'ai désiré qu'il en soit ainsi, mais mon père rentrait toujours et me retrouvait plus vivant que jamais, frétilant comme un gardon et un peu plus grand. La mère Nature me dispensait sans la moindre pudeur son large Code pénal de germes et de disgrâces, mais elle ne trouvait jamais le moyen de m'appliquer jusqu'au bout les lois de la gravité. Contre tous les pronostics, j'ai survécu à ces premières années sur la corde raide d'une enfance d'avant la pénicilline. À cette époque, la mort ne vivait pas encore dans l'anonymat, l'on pouvait la discerner et la sentir partout, dévorant des âmes qui n'avaient pas encore eu le temps de pécher.

Mes seuls amis d'alors étaient d'encre et de papier. À l'école, j'avais appris à lire et à écrire bien avant les autres

gamins du quartier. Là où les camarades voyaient de l'encre semée en chiures de mouche sur des pages incompréhensibles, je voyais de la lumière, des rues et des êtres humains. Les mots et le mystère de leur science cachée me fascinaient et m'apparaissaient comme une clef permettant d'ouvrir un monde infini, bien loin de cette maison, de ces rues et de ces jours opaques où, j'en avais déjà l'intuition, ne m'attendait qu'un avenir sans intérêt. Mon père n'aimait pas voir des livres à la maison. Il y avait chez ceux-ci, outre les lettres qu'il ne pouvait déchiffrer, quelque chose qui l'offensait. Il me répétait qu'il me mettrait au travail dès que j'aurais dix ans, et que mieux valait m'ôter toutes ces lubies de la tête parce que, sinon, je ne serais jamais qu'un pauvre type et un crève-la-faim. Je cachais les livres sous mon matelas et attendais qu'il soit sorti ou endormi pour les lire. Une nuit, il me surprit absorbé dans ma lecture et se mit en colère. Il m'arracha le livre des mains et le jeta par la fenêtre.

— Si tu gaspilles encore la lumière pour ces idioties, tu t'en repentiras !

Mon père n'était pas avare et, malgré les difficultés par lesquelles nous passions, il sortait quand il le pouvait quelques pièces pour que je m'achète des douceurs comme les autres enfants du quartier. Il était convaincu que je les dépensais en bâtons de réglisse, en pipes en sucre ou en caramels, mais je les conservais dans une boîte à café sous mon lit et, quand j'avais réuni quatre ou cinq sous, je courais m'acheter un livre en cachette.

L'endroit que j'aimais le plus dans toute la ville était la librairie Sempere & Fils, rue Santa Ana. Ce lieu sentant le vieux papier et la poussière était mon sanctuaire et mon refuge. Le libraire me permettait de m'asseoir sur une chaise dans un coin et de lire à ma guise tous les ouvrages que je souhaitais. Sempere ne me laissait presque jamais payer les livres qu'il me glissait dans les mains, mais, quand il ne s'en

apercevait pas, je laissais tous les sous que j'avais pu réunir sur le comptoir avant de m'en aller. Ce n'était que de la ferraille, et si j'avais voulu m'acheter un livre avec si peu, j'aurais seulement pu me payer un carnet de papier à cigarettes. Quand il était l'heure de partir, je traînais les pieds, l'âme en berne, car si cela n'avait dépendu que de moi, je serais resté vivre là.

Un jour, pour Noël, Sempere me fit le plus beau cadeau que j'aie reçu de toute ma vie. C'était un vieux volume qui avait beaucoup vécu et avait été beaucoup lu. Je déchiffrai le titre :

— *Les Grandes Espérances*, de Charles Dickens.

Je savais que Sempere connaissait des écrivains qui fréquentaient sa boutique et, voyant le soin avec lequel il maniait le volume, je pensai que ce M. Charles pouvait être un de ses clients.

— Un ami à vous ?

— De toute ma vie. Et à partir d'aujourd'hui, le tien aussi.

Cet après-midi-là, cachant le livre sous mes vêtements pour que mon père ne le voie pas, j'emportai mon nouvel ami à la maison. Cette même année, nous eûmes une saison de pluies et des jours de plomb durant lesquels je lus *Les Grandes Espérances* au moins neuf fois de suite, en partie parce que je n'en avais pas d'autre à lire, en partie parce que je ne pensais pas qu'il puisse exister de meilleure histoire, et je finissais par imaginer que ce M. Charles ne l'avait écrite que pour moi. Je parvins vite à la ferme conviction que je ne voulais rien d'autre dans la vie qu'apprendre à faire ce que faisait ce M. Dickens.

Un jour, au petit matin, je me réveillai en sursaut, secoué par mon père qui revenait du travail plus tôt que d'habitude. Il avait les yeux injectés de sang et son haleine sentait l'alcool. Je le regardai, terrorisé, quand il passa la main sur l'ampoule nue au bout de son fil.

— Elle est encore chaude.

Il balançait rageusement l'ampoule contre le mur. Elle éclata en mille morceaux de verre qui tombèrent sur ma figure, mais je n'osai pas les essuyer.

— Où est-il ? demanda-t-il d'une voix dangereusement calme.

Je hochai négativement la tête en tremblant.

— Où est ce livre de merde ?

Je niai une seconde fois. Dans la pénombre, je vis à peine le coup venir. Ma vision se brouilla et je tombai du lit, du sang dans la bouche et une douleur cuisante comme si mes lèvres étaient chauffées à blanc. En tournant la tête, j'aperçus au sol ce que je supposai être deux dents cassées. La main de mon père m'attrapa par le cou et me souleva.

— Où est-il ?

— Père, s'il vous plaît...

Il me propulsa face contre le mur de toutes ses forces. Le choc me fit perdre l'équilibre et m'effondrer comme un paquet d'os. Je me traînai vers un coin et restai là, recroquevillé, en boule, regardant mon père ouvrir l'armoire et en tirer le peu de linge que j'y rangeais. Il inspecta les tiroirs et les boîtes sans trouver le livre et revint vers moi. Je fermai les yeux et m'aplatis contre le mur, dans l'attente d'un nouveau coup qui ne vint pas. Quand je rouvris les paupières, mon père était assis sur le lit et pleurait, s'étranglant de honte. Quand il remarqua que je l'observais, il courut dans l'escalier, qu'il descendit quatre à quatre. J'épiaï l'écho de ses pas dans le silence de l'aube, et c'est seulement quand il fut bel et bien parti que je rampai jusqu'au lit et sortis le livre caché sous le matelas. Je m'habillai et, le roman sous le bras, je sortis.

Une nappe de brume descendait sur la rue Santa Ana quand j'arrivai devant la porte de la librairie. M. Semper et son fils habitaient au premier étage du même immeuble. Six heures du matin n'était pas une heure pour

me présenter, mais ma seule pensée à ce moment-là était de sauver ce livre : j'étais certain que si mon père le trouvait à son retour, il le déchiquetterait en y mettant toute la rage qu'il charriait dans son sang. Je sonnai et attendis. Je dus insister deux ou trois fois avant que la fenêtre du balcon s'ouvre et que le vieux Sempere, en robe de chambre et pantoufles, se penche et me contemple avec ahurissement. Une demi-minute plus tard, il descendit m'ouvrir et, devant ma figure, toute trace de mécontentement disparut. Il s'agenouilla devant moi et me prit dans ses bras.

— Mon Dieu ! Comment te sens-tu ? Qui t'a fait ça ?

— Personne. Je suis tombé.

Je lui tendis le livre.

— Je suis venu vous le rendre, parce que je ne veux pas qu'il lui arrive quelque chose...

Sempere me dévisagea en silence. Il m'entraîna à l'étage. Son fils, un garçon de douze ans tellement timide que je ne me souvenais pas d'avoir jamais entendu sa voix, s'était réveillé quand le libraire s'était levé et attendait sur le palier. Devant le sang sur mon visage, il jeta un coup d'œil affolé à son père.

— Appelle le docteur Campos.

Le garçon acquiesça et courut au téléphone. Je l'entendis parler et sus ainsi qu'il n'était pas muet. À eux deux, ils m'installèrent dans un fauteuil de la salle à manger et lavèrent le sang de mes blessures.

— Tu ne veux pas me dire qui t'a fait ça ?

Je ne desserrai pas les lèvres. Sempere ne savait pas où j'habitais, et je n'avais pas envie de lui donner des idées.

— C'est ton père ?

Je détournai les yeux.

— Non. Je suis tombé.

Le docteur Campos, qui habitait à quatre ou cinq numéros de là, arriva en cinq minutes. Il m'examina des pieds à

la tête, palpa les ecchymoses et nettoya les coupures avec autant de délicatesse qu'il le put. Il était évident qu'il brûlait d'indignation, mais il ne pipa mot.

— Il n'y a pas de fractures, mais un bon nombre de meurtrissures qui dureront et le feront souffrir pendant un bout de temps. Ces deux dents, il faudra les arracher. Elles sont fichues et il y a un risque d'infection.

Le médecin parti, Sempere me prépara un verre de lait chaud avec du cacao.

— Tout ça pour sauver *Les Grandes Espérances*, hein ?

Je haussai les épaules. Père et fils échangèrent un sourire complice.

— La prochaine fois que tu voudras sauver un livre, le sauver vraiment, ne joue pas avec ta vie. Préviens-moi et je te mènerai dans un lieu secret où les livres ne meurent jamais et où personne ne peut les détruire.

Je les observai tous les deux, intrigué.

— C'est quoi, ce lieu ?

Sempere me fit un clin d'œil et m'adressa ce sourire mystérieux qui semblait sortir d'un feuilleton de M. Alexandre Dumas et qui, prétendait-on, était une marque de famille.

— Chaque chose en son temps, mon ami. Chaque chose en son temps.

Mon père passa toute la semaine sans lever les yeux de terre, rongé par le remords. Il acheta une ampoule neuve et finit par me dire que je pouvais l'allumer, mais pas trop longtemps, parce que l'électricité coûtait très cher. Je préfèrai ne pas jouer avec le feu. Le samedi suivant, mon père voulut m'acheter un livre et se rendit dans une librairie de la rue de la Palla, devant l'ancien rempart romain, la première et la dernière dont il franchit jamais le seuil. Mais comme il ne pouvait lire les titres sur les dos des centaines d'ouvrages exposés, il en ressortit les mains vides. Puis il me donna de

l'argent, plus que d'habitude, et m'incita à m'offrir ce que je voudrais. Le moment me parut propice pour évoquer un sujet que je n'avais jamais eu jusque-là l'occasion d'aborder :

— Mme Mariana, l'institutrice, m'a demandé de vous dire qu'elle aimerait que vous passiez un jour la voir pour parler avec elle.

— Parler de quoi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, père. Mme Mariana voudrait discuter avec vous de mon éducation future. Elle dit que j'ai des dispositions et qu'elle pourrait m'aider à obtenir une bourse pour entrer chez les frères des écoles...

— Qu'est-ce qu'elle se croit, cette femme, pour te remplir la tête de foutaises et te dire que tu vas entrer dans un collège pour petits morveux ? Tu sais qui sont ces gens-là ? Tu sais comment ils vont te considérer et comment ils vont te traiter dès qu'ils sauront d'où tu viens ?

Je baissai les paupières.

— Mme Mariana veut seulement nous aider, père. Rien d'autre. Ne vous fâchez pas. Je lui dirai que c'est impossible, voilà tout.

Mon père me lança un coup d'œil furieux, mais il se maîtrisa et respira profondément plusieurs fois, avant de parler :

— Nous nous en tirerons, tu m'entends ? Toi et moi. Sans les aumônes de tous ces salopards. Et la tête haute.

— Oui, père.

Il posa la main sur mon épaule et me regarda comme si, pour un bref instant qui ne devait jamais se reproduire, il était fier de moi, même si nous étions différents, même si j'aimais les livres qu'il ne pouvait lire, et même si ma mère nous avait abandonnés tous les deux, dressés l'un contre l'autre. En cet instant, je crus que mon père était le meilleur homme de la Terre et que tout le monde finirait par s'en rendre compte si la vie, pour une fois, acceptait de lui accorder sa chance.

— Tout le mal qu'on a fait dans la vie revient toujours, David. Et moi, j'ai fait beaucoup de mal. Beaucoup. Mais j'ai payé le prix. Et notre existence va changer. Tu verras. Tu verras...

Malgré l'insistance de Mme Mariana, qui était plus maligne qu'une loutre et devinait ce qui se passait, je ne revins jamais sur ce sujet avec mon père. Lorsque l'institutrice se rendit compte que c'était sans espoir, elle me proposa de me consacrer tous les jours, à la fin de la classe, une heure, juste pour moi, afin de me parler de livres, d'histoire et de toutes ces choses qui effrayaient tant mon père.

— Ce sera notre secret, dit-elle.

J'avais déjà commencé à comprendre que mon père était honteux de passer pour un ignorant, un laissé-pour-compte d'une guerre qui, comme toutes les guerres, avait été menée au nom de Dieu et de la patrie pour rendre plus puissants des hommes qui l'étaient déjà trop avant de la provoquer. C'est pourquoi je me mis à l'accompagner parfois dans ses gardes de nuit. Nous prenions rue Trafalgar un tramway qui nous laissait aux portes du cimetière. Je restais dans sa guérite où je lisais de vieux numéros du journal et je cherchais des occasions de bavarder avec lui, tâche ardue. Mon père ne parlait presque plus, ni de la guerre, ni des colonies, ni de la femme qui l'avait quitté. Une nuit, je lui demandai pourquoi ma mère nous avait abandonnés. J'imaginai que ce pouvait être à cause de moi, d'une faute que j'avais commise, même si, à l'époque, je n'étais encore qu'un bébé.

— Ta mère m'avait déjà quitté avant qu'on m'envoie au front. Ma bêtise a été de ne m'en rendre compte qu'après mon retour. La vie est comme ça, David. Tôt ou tard, tout le monde t'abandonne.

— Je ne vous abandonnerai jamais, père.

Je crus qu'il allait se mettre à pleurer et je le serrai dans mes bras pour ne pas voir son visage.

Le lendemain, à l'improviste, mon père m'emmena devant les magasins de tissus El Indio, rue du Carmen. Nous n'y entrâmes pas, mais, derrière les vitrines, il me désigna une femme jeune et souriante qui s'occupait des clients et leur montrait des draps et des étoffes de luxe.

— C'est ta mère. Un de ces jours, je reviendrai et je la tuerai.

— Ne dites pas ça, père.

Il me regarda, les yeux rougis, et je sus qu'il l'aimait encore et que jamais je ne pardonnerais à ma mère ce qu'elle lui avait infligé. Je me rappelle l'avoir observée à la dérobée, sans qu'elle soupçonne notre présence, et l'avoir reconnue seulement au portrait que mon père conservait dans un tiroir, à côté de son pistolet de l'armée que, chaque nuit, quand il me croyait endormi, il contemplait comme s'il contenait toutes les réponses, ou du moins les plus importantes.

Pendant des années, je devais revenir aux portes de ce bazar pour surveiller ma mère en secret. Je n'eus jamais le courage d'entrer ni de l'aborder quand elle sortait et remontait la Rambla vers une vie que je lui imaginais auprès d'une famille qui la rendait heureuse et un enfant qui méritait plus que moi son affection et le contact de sa peau. Mon père ne sut jamais qu'il m'arrivait de m'échapper pour l'épier, ou que, certains jours, je la suivais de près, toujours sur le point de lui prendre la main et de marcher à côté d'elle, et m'enfuyant toujours au dernier moment. Dans mon monde, les grandes espérances n'existaient que dans les pages d'un livre.

La chance que mon père espérait si fort ne se montra jamais. La seule faveur dont le gratifia l'existence fut de ne pas le faire attendre trop longtemps. Une nuit, alors que nous arrivions aux portes du journal où il venait prendre

son service, trois pistoleros sortirent de l'ombre et le criblèrent de balles sous mes yeux. Je me souviens de l'odeur de soufre et du halo de fumée qui montait des trous que les tirs avaient laissés dans son manteau et dont la braise rougeoyait encore. Un des pistoleros s'apprêtait à l'achever d'une balle dans la tête quand je me jetai sur mon père. Un autre le retint. Je me souviens des yeux du pistolero sur les miens, hésitant à me tuer aussi. Il y renonça et ils s'éloignèrent au pas de course pour disparaître dans les ruelles qui s'enfonçaient entre les usines du Pueblo Nuevo.

Cette nuit-là, ses assassins laissèrent mon père ensanglanté dans mes bras et moi seul au monde. Les quinze jours suivants, je dormis dans les ateliers de l'imprimerie du journal, caché parmi les linotypes qui ressemblaient à de gigantesques araignées d'acier, essayant de faire taire le sifflement qui me perçait les tympans à la tombée de la nuit et manquait de me rendre fou. Quand je fus découvert, j'avais encore les mains et les vêtements couverts de sang séché. D'abord personne ne comprit qui j'étais, car je ne prononçai pas une parole pendant presque une semaine, et quand je le fis, ce fut pour crier le nom de mon père à en perdre la voix. Lorsque l'on s'enquit de ma mère, je déclarai qu'elle était morte et que je n'avais personne sur cette Terre. Mon histoire parvint aux oreilles de Pedro Vidal, la star du journal et l'ami intime de l'éditeur, lequel, sur ses instances, ordonna que l'on me confie un emploi de grouillot et qu'on me permette de vivre dans le modeste logis du concierge, au sous-sol, jusqu'à nouvel avis.

C'était un temps où le sang et la violence devenaient le pain quotidien des rues de Barcelone. Jours de tracts et de bombes qui laissaient des corps déchiquetés, frémissants et fumants dans les rues du Raval, jours où des bandes aux visages barbouillés de noir rôdaient la nuit en répandant le sang, de processions de saints et de défilés de généraux qui

puaient la mort et l'hypocrisie, de discours incendiaires où tout le monde mentait et où tout le monde avait raison. On respirait déjà dans l'air empoisonné la rage et la haine qui, des années plus tard, devaient mener les uns et les autres à s'assassiner au nom de slogans grandioses et de chiffons de couleur. Le brouillard perpétuel des usines rampait sur la ville et noyait ses avenues pavées et sillonnées par les tramways et les voitures. La nuit appartenait aux lampadaires à gaz, à l'obscurité des ruelles rompue seulement par l'éclair des coups de feu et les traînées bleues de la poudre brûlée. C'était un temps où l'on grandissait vite et où, quand ils laissaient leur enfance derrière eux, beaucoup de gamins avaient déjà un regard de vieux.

Sans autre famille désormais que cette Barcelone de ténèbres, je fis du journal mon refuge et mon univers jusqu'au moment où, à l'âge de quatorze ans, mon salaire me permit de louer cette chambre dans la pension de Mme Carmen. J'y logeais depuis à peine une semaine quand la tenancière monta dans ma chambre pour m'informer qu'un monsieur me réclamait. Sur le palier, je trouvais un homme aux vêtements gris, à l'air gris et à la voix grise qui me demanda si j'étais bien David Martín. Sur ma réponse positive, il me tendit un paquet enveloppé dans du papier d'emballage et disparut aussitôt dans l'escalier, laissant derrière lui son absence grise empestant ce monde de misère qui était devenu le mien. J'emportai le paquet dans ma chambre et fermai la porte. Nul, à l'exception de deux ou trois personnes au journal, ne savait que j'habitais là. Je le défis, intrigué. J'y trouvai un étui en bois usé dont l'aspect me parut vaguement familier. Il contenait le vieux revolver de mon père, celui que l'armée lui avait laissé et avec lequel il était revenu des Philippines pour trouver une mort prématurée et pitoyable. L'arme était accompagnée d'une

petite boîte en carton avec quelques balles. J'empoignai le revolver et le soupesai. Il sentait la poudre et la graisse. Je me demandai combien d'hommes mon père avait tués avec cette arme sur laquelle il comptait sûrement pour mettre fin à ses jours, si d'autres ne l'avaient devancé. Je replaçai l'arme dans l'étui et le refermai. Ma première réaction fut de le jeter à la poubelle, mais ce pistolet était tout ce qui me restait de mon père. Je supposai que son usurier habituel, qui avait récupéré à sa mort le peu que nous possédions dans l'ancien logement dominant les toits du Palau de la Música pour apurer ses dettes, avait décidé de m'envoyer ce macabre souvenir afin de saluer mon entrée dans l'âge adulte. Je cachai l'étui sur le haut de l'armoire, contre le mur où la poussière s'accumulait, un endroit auquel Mme Carmen ne pourrait jamais accéder, même juchée sur des échasses, et pendant des années je n'y touchai plus.

L'après-midi même, je retournai à la librairie Sempere & Fils et, me considérant comme un homme qui avait gagné son indépendance et ferait son chemin dans le monde, je manifestai mon intention d'acquérir ce vieil exemplaire des *Grandes Espérances* que je m'étais vu forcé de rendre des années plus tôt.

— Fixez le prix que vous voudrez, déclarai-je au libraire. Ajoutez le prix de tous les livres que je n'ai pas payés depuis dix ans.

Sempere me sourit tristement et posa la main sur mon épaule.

— Je l'ai vendu ce matin, m'avoua-t-il, consterné.

Trois cent soixante-cinq jours après avoir écrit mon premier récit pour *La Voz de la Industria*, j'arrivai à l'heure habituelle à la rédaction et la trouvai presque déserte. Il restait quelques rédacteurs qui, jadis, ne me ménageaient ni les surnoms affectueux ni les paroles d'encouragement, mais à mon entrée ils ignorèrent mon bonjour et m'opposèrent un chœur de chuchotements. Moins d'une minute plus tard, ils avaient enfilé leurs pardessus et disparu comme s'ils craignaient que je ne leur transmette quelque maladie contagieuse. Je demurai seul, assis dans cette immense salle, à contempler l'étrange spectacle de dizaines de bureaux vides. Des pas lents et lourds dans mon dos annoncèrent l'arrivée de M. Basilio.

— Bonsoir, monsieur Basilio. Que se passe-t-il donc, pour qu'ils soient tous partis ?

M. Basilio me dévisagea avec tristesse et s'assit à la table voisine.

— Il y a un dîner de Noël de toute la rédaction. Au Set Portes, déclara-t-il d'une voix étouffée. Je suppose qu'ils ne vous ont pas prévenu.

Je feignis un sourire indifférent et confirmai.

— Vous n'y allez pas ? demandai-je.

M. Basilio fit signe que non.

— Ça ne me dit rien.

Nous nous observâmes en silence.

— Et si je vous invitais ? proposai-je. Où vous voulez. Au Can Solé, par exemple. Vous et moi, pour célébrer le succès des *Mystères de Barcelone*.

M. Basilio sourit en acquiesçant lentement.

— Martín, lâcha-t-il enfin. Je ne sais pas comment vous le dire.

— Me dire quoi ?

M. Basilio se racla la gorge.

— Je ne vais plus pouvoir publier d'autres feuilletons des *Mystères de Barcelone*.

Je le regardai sans comprendre.

— Vous voulez que j'écrive autre chose ? Plus dans le style de Pérez Galdos ?

— Martín, vous savez comment sont les gens. J'ai reçu des plaintes. J'ai essayé de les ignorer, mais le directeur est un faible et il n'aime pas les conflits inutiles.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Basilio.

— Martín, ils ont demandé que ce soit moi qui vous l'annonce.

— Je suis renvoyé, murmurai-je.

M. Basilio hocha affirmativement la tête.

Malgré moi, mes yeux se remplirent de larmes.

— Sur le coup, ça semble être la fin du monde, mais croyez-moi quand je vous assure qu'au fond c'est la meilleure chose qui pouvait vous arriver. Cet endroit n'est pas fait pour vous.

— Et quel est l'endroit qui est fait pour moi ? demandai-je.

— Je suis désolé, Martín. Croyez-moi, je suis désolé.

M. Basilio se leva et posa affectueusement sa main sur mon épaule.

— Joyeux Noël, Martín.

Le soir même, je vidai mon bureau et quittai pour toujours ce qui avait été mon foyer, pour me perdre dans les rues obscures et solitaires de la ville. En revenant à la pension, je fis un détour par le restaurant Set Portes, sous les arcades de la maison Xifré. Je restai dehors à contempler à travers les vitres mes camarades qui riaient et portaient des toasts. J'étais sûr que mon absence les rendait heureux ou qu'en tout cas elle leur faisait oublier qu'ils ne l'étaient pas et ne le seraient jamais.

Je passai la semaine en pleine dérive, me réfugiant tous les jours dans la bibliothèque de l'Ateneo, caressant l'espoir de trouver en revenant à la pension un mot du directeur me priant de réintégrer la rédaction. Caché dans une des salles de lecture, je sortais la carte que j'avais trouvée sous ma main en me réveillant à l'Ensueño, et je rédigeais une lettre à ce bienfaiteur inconnu, Andreas Corelli, lettre que je finissais toujours par déchirer pour la recommencer le lendemain. Le septième jour, las de m'apitoyer sur mon sort, je décidai d'entreprendre l'inévitable pèlerinage à la résidence de celui qui avait fait de moi ce que j'étais.

Je pris le train de Sarrià rue Pelayo. Il circulait encore à l'air libre, et je m'assis à l'avant du wagon pour contempler la ville et les rues qui devenaient de plus en plus larges et de plus en plus bourgeoises à mesure qu'on s'éloignait du centre. Je descendis à la station de Sarrià et empruntai le tramway qui me laissa aux portes du monastère de Pedralbes. C'était un jour de chaleur inhabituelle pour cette époque de l'année, et dans la brise je percevais l'odeur des pins et des genêts qui parsemaient les pentes de la colline. Je m'engageai dans le bas de l'avenue Pearson qui commençait déjà à s'urbaniser et distinguai bientôt la silhouette, impossible à confondre, de la villa Helius. Tandis que je montais la côte et que je m'en rapprochai, j'aperçus Vidal assis à la fenêtre de sa tour en manches de chemise, en train de

savourer une cigarette. De la musique flottait dans l'air : Vidal était l'un des rares privilégiés à posséder un poste de radio. Que la vie devait paraître belle, vue ainsi d'en haut, et que je devais sembler peu de chose !

Je le saluai de la main et il me rendit mon salut. En arrivant à la villa, je trouvai le chauffeur, Manuel, qui se dirigeait vers les remises, portant un lot de chiffons et un seau d'eau fumante.

— Je suis content de vous voir ici, David. Comment ça va ? Toujours le succès ?

— On fait ce qu'on peut, répondis-je.

— Ne soyez pas modeste, même ma fille lit les aventures que vous publiez dans le journal.

J'en restai presque sans voix, interloqué d'apprendre que la fille du chauffeur non seulement connaissait mon existence mais allait jusqu'à lire les bêtises que j'écrivais.

— Cristina ?

— Je n'en ai pas d'autre, répliqua Manuel. Monsieur est en haut dans son bureau, si vous voulez monter.

Je le remerciai chaleureusement et grimpai jusqu'à la tour du troisième étage, qui se dressait entre les ondulations de la toiture en tuiles polychromes. J'y trouvai Vidal, installé dans ce bureau d'où l'on voyait la ville et la mer au loin. Il éteignit le poste de radio, un appareil de la taille d'une petite météorite qu'il avait acheté quelques mois plus tôt, quand on avait annoncé les premières émissions de Radio Barcelona depuis les studios camouflés sous la coupole de l'hôtel Colón.

— Elle m'a coûté presque deux cents pesetas, et tout ça pour débiter un tissu de stupidités.

Nous nous installâmes sur des chaises en vis-à-vis, fenêtres grandes ouvertes sur cette brise qui pour moi, habitant de la vieille ville sombre, apportait les odeurs d'un autre monde. Le silence était enchanteur, un vrai miracle.